

Dufresne, Lucie (1999) *Les Mayas et Cancún*. Les Presses de l'Université de Montréal (Coll. « Américanités »), 344 p. (ISBN 2-7606-1735-1)

Nathalie Gravel

Volume 44, Number 122, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022910ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022910ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

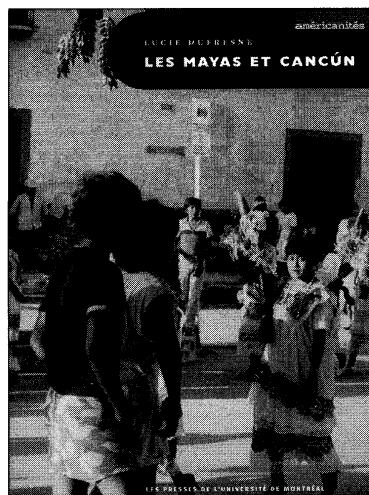
1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, N. (2000). Review of [Dufresne, Lucie (1999) *Les Mayas et Cancún*. Les Presses de l'Université de Montréal (Coll. « Américanités »), 344 p. (ISBN 2-7606-1735-1)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 44(122), 247–248. <https://doi.org/10.7202/022910ar>

DUFRESNE, Lucie (1999) *Les Mayas et Cancún*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal (Coll. « Américanités »), 344 p. (ISBN 2-7606-1735-1)



Après un travail de terrain s'étalant sur dix-huit années au Yucatán, Lucie Dufresne étudie dans cet ouvrage la modernisation vécue par certains paysans mayas dans leurs communautés et à la ville. En première partie, un résumé de l'histoire post-colombienne de la péninsule yucatèque, vue « de l'intérieur », met l'accent sur les paysans mayas en tant qu'agents sociaux; en deuxième partie, l'ouvrage analyse l'appel qu'exerce la modernité (1980-1998) sur les travailleurs ruraux mayas dans le contexte de l'affaiblissement de la petite production agricole et de la croissance urbaine.

Dans la péninsule du Yucatán, l'essor de la modernisation provient des deux grands centres urbains de la péninsule, Mérida et Cancún; la réponse du milieu rural se traduit par l'accentuation des migrations vers la ville et par le développement du mode de vie urbain dans les campagnes, notamment sous la poussée des médias d'information. Les migrations temporaires ou permanentes des travailleurs vers Cancún ou Mérida (le pôle d'attraction privilégié par l'étude est Cancún) provoquent des changements sociodémographiques qui transforment la dynamique rurale yucatèque et la pensée traditionnelle.

L'objectif de l'auteur est de cerner ce qui reste de l'identité maya, maintenant que le phénomène migratoire a instauré un mouvement de va-et-vient des travailleurs ruraux « entrant et sortant » de la modernité *via* ces migrations, selon les termes de Nestor Canclini. Pour ce faire, elle opte pour l'étude de l'évolution de la « région maya », qu'elle définit rapidement selon l'indicateur sociodémographique de la langue. Même si cette région apparaît comme traditionnelle, on y constate une certaine modernisation de la pensée rurale qui, si elle ne se répercute pas encore sur l'usage linguistique, n'est pas à négliger. À cet égard, on peut regretter l'absence d'une définition des concepts de groupe ethnique ou de groupe culturel et d'une discussion sur les indicateurs reflétant l'appartenance à ces groupes. Cette absence enlève de sa portée à l'ouvrage, qui s'interroge en fin de parcours sur l'identité ethnique des migrants mayas à Cancún et conclut à l'émergence d'une pluri-identité relevant davantage de la culture que de l'ethnie.

La première partie, qui traite de façon originale des échelles géographiques, est riche de l'« épaisseur » historique apportée par des témoignages d'acteurs sociaux. Néanmoins, la deuxième partie constitue la majeure contribution de l'auteur, parce qu'elle relève directement de son expérience de terrain. Les notes prises lors des nombreuses visites dans les communautés étudiées sur une longue durée constituent

un registre fascinant des transformations que la modernité imprime aux conditions et aux modes de vie ruraux. Intitulée « Les Mayas à l'heure de Cancún », cette partie présente l'histoire du développement de la ville de Cancún et analyse deux études de cas, celle des communautés d'Akil en zone « citricola » (productrice d'agrumes) et de Dzonotchel en zone « maicera » (productrice de maïs), ainsi que l'interaction mutuelle de ces deux communautés avec la ville de Cancún.

Cette dernière endosse deux identités : celle, métaphorique, déterritorialisée, de bassin regroupant les nouvelles possibilités urbaines qui s'offrent aux jeunes mayas, par opposition à la culture traditionnelle de la « milpa » (culture du maïs itinérante sur brûlis), soit un Eldorado imaginaire; la deuxième, spatialisée, conçue pour accueillir un développement touristique de grande envergure. Il ressort un intéressant découpage territorial de Cancún selon la hiérarchie du pouvoir établie : les espaces que l'on y distingue sont la « zona dorada » touristique, le centre-ville à fonction commerciale et les quartiers d'ouvriers et de travailleurs de provenance rurale. Leurs différences s'inscrivent dans le paysage et dans les pratiques spatiales suivant une ségrégation sociale et un certain contrôle de la mobilité des populations.

Les allers et retours que l'auteur fait entre les mondes rural et urbain sont à l'image des tiraillements vécus par les paysans mayas, partagés entre la séduction qu'exerce Cancún, où ils peuvent trouver du travail rémunéré, et l'appel de la tradition associée au travail de la terre. Cette ambivalence rappelle aussi la juxtaposition des deux éléments du titre (Les Mayas et Cancún), disparates, dont la relation semble se borner à la conjonction qui les assemble. La problématique de l'ouvrage s'éclaircit en fin de parcours : le dilemme ville-campagne reviendrait, pour les paysans ruraux traditionnels de Dzonotchel, à choisir entre la survie en ville ou l'insuffisance en campagne.

Nathalie Gravel
Département de géographie
Université Laval